

Notre histoire à nous, ça serait ça

Une production de Samsara Théâtre



Revue de presse



samsara théâtre

info@samsaratheatre.com
samsaratheatre.com

Critique

[Imprimer la critique](#)

par Pascale St-Onge

Nouvelle curiosité au Salon Particulier, ce sous-sol d'église atypique au coin des rues Saint-Joseph et de Lorimier, *Notre histoire à nous, ça serait ça* est une commande faite à cinq auteurs différents, soit Simon Boulerice, Rébecca Déraspe, Florence Longpré, Jocelyn Roy et Mathieu Quesnel. Il n'y a qu'une seule contrainte : tenir compte du physique des deux comédiens qui joueront le jeu : une femme grande et forte et un homme petit et frêle. Debbie Lynch-White et Jean-François Guilbault se donnent ainsi la réplique durant cinq courtes pièces.

Forcément, cette courtopointe de textes dirigée par Lou Arteau peut difficilement se présenter sous la forme d'un tout homogène et chaque texte possède différentes qualités, mais aussi des défauts divers et plus ou moins présents d'une courte pièce à l'autre. Il est presque inévitable d'avoir des attentes face à ce spectacle : la vision de cinq auteurs donne la chance d'observer une différence notable sur le casting des deux comédiens et, surtout, comment on peut se sortir des clichés liés à ces castings précis. Malheureusement, malgré la divergence des situations, l'exercice imposé revient souvent aux mêmes idées : Debbie Lynch-White, bien qu'excellente et nuancée autant que possible d'un rôle à l'autre, doit interpréter presque à tout coup une femme prise dans la solitude ou carrément antisociale, vierge trentenaire avec un caractère impitoyable. Jean-François Guilbault a droit à un éventail un peu plus large, mais encore une fois, la généralité du petit homme en manque de confiance ou le naïf bien intentionné revient systématiquement.

La mise en scène demeure très simple, mais utilise le lieu insolite à son maximum (difficile de faire autrement, vu la beauté et les particularités d'une salle comme celle de ce Salon Particulier). La direction d'acteur a tendance à pousser les caractères un peu trop loin, surtout en considérant qu'ils sont déjà très prononcés dans les textes. Les deux comédiens se prêtent au jeu avec rigueur et talent, ils sortent de cet exercice comme de grands gagnants et ont vraiment su souligner le meilleur de ces textes qui leur ont été offerts.

Du lot, le texte de Rébecca Déraspe se démarque en misant sur une situation démesurée et des personnages trop gros pour être réels. Cette façon d'assumer la situation loufoque dans lequel elle inclut deux stéréotypes nous charme rapidement et démarre cette soirée en beauté. Pour clore le tout, Simon Boulerice « score fort » avec *Windex*, un texte où deux comédiens fatigués de devoir s'accommoder de leur casting limité, tentent le tout pour le tout pour attirer le regard des producteurs et des agences. S'en suit un délire hilarant sur le théâtre qui détonne complètement du reste de la soirée. Jocelyn Roy nous offre un texte tout à fait dans son style avec les déboires d'un couple devenus parents trop tôt et pour les mauvaises raisons ; Mathieu Quesnel propose un faux duo comique kamikaze quelque peu désagréable, peu convaincant et qui laisse place à un certain malaise, tandis que Florence Longpré, à qui on doit le spectacle *Chlore*, retourne explorer du côté des handicaps, mentaux cette fois, mais sans réussir à nous toucher tout à fait.

C'est donc une soirée très inégale, mais qui offre à quelques reprises des petits moments de bonheur. L'exercice est intéressant, mais semble étrangement avoir piégé une majeure partie des auteurs qui y étaient conviés.



Crédit photo : François Léger-Savard



SCÈNE

NOTRE HISTOIRE À NOUS, ÇA SERAIT ÇA : LE RETOUR DES ANTIHÉROS

Debbie Lynch-White et **Jean-François Guilbault** s'illustrent dans *Notre histoire à nous, ça serait ça*, cinq courtes pièces ayant comme seule contrainte le physique des deux acteurs.

Samsara Théâtre présente, jusqu'au 2 novembre, *Notre histoire à nous, ça serait ça*, au Salon particulier, petite salle multifonctionnelle dans une église du boulevard Saint-Joseph, lieu parfait pour découvrir l'univers qu'ont concocté la metteure en scène **Lou Arteau**, et les acteurs principaux **Debbie Lynch-White** et **Jean-François Guilbault**. Ces derniers ont invité, à l'été 2011, cinq auteurs à s'inspirer de leur physique respectif et aux antipodes (Lynch-White est une grande costaute aux cheveux longs et blonds, tandis que Guilbault est un petit maigrichon aux cheveux hirsutes bruns et frisés) pour créer cinq textes qui seront joués par les principaux intéressés.

Simon Boulerice, **Rebecca Déraspe**, **Florence Longpré**, **Mathieu Quesnel** et **Jocelyn Roy** ont répondu à l'appel en livrant respectivement *Windex*, *Bonne fête, pis adieu*, *Sylvie aime Maurice*, *Un numéro ben normal* et *Grosse*. Mercredi soir, les cinq pièces étaient jouées dans un ordre un peu différent. La soirée s'ouvre sur *Bonne fête, pis adieu*, de Rebecca Déraspe où on retrouve Steve et Marie-Ève, un tueur à gage et une caissière de banque. Cette dernière célèbre son anniversaire ce jour-là, mais alors qu'elle veut commander une escorte pour célébrer, c'est plutôt le tueur à gage un brin Tanguy qui sonnera à sa porte. Des suites de la mésentente initiale naîtra l'une des meilleures saynètes de la soirée, où humour et sensibilité se mêleront au jeu précis et séquencé des acteurs.

Aux interludes, les pièces du groupe surf montréalais **The Madafakaz** nous sont balancées – surtout la très agréable *Baboushka* -, alimentant l'atmosphère du théâtre *underground* qui anime l'événement.

Suivait *Grosse* de Jocelyn Roy, où l'on découvrait l'histoire de deux jeunes adultes qui furent un jour de (trop) jeunes parents et qui, par habitude, partagent leur vie depuis plusieurs années, entre les couches et les sacs de chips. Manon et Fabien s'aiment et se détestent (l'un plus que l'autre), mais on peine à pénétrer leur univers. Doublé d'une fin un peu abrupte qui cadrerait plus ou moins bien avec le rythme de cette courte pièce, *Grosse* n'est pas parvenu à faire ressortir le meilleur des deux protagonistes.

Le rythme a repris facilement avec *Un numéro ben normal*, de Mathieu Quesnel. Incisif, trop empreint de vérité pour être anodin, ce «numéro» qui s'annonce fatal met en scène deux «surtout-pas-humoristes» qui prennent en otage le public et la présentatrice du spectacle, Annie (**Milène Leclerc**). Le duo nous mènera au suicide collectif pour la cause, dans un jeu physiquement exigeant, provoquant un changement de personnages assez puissant chez les deux acteurs qui penchent désormais dans la violence à peine contenue. Franchement, Jean-Marc et Karine ont les mots (et les accessoires) pour réveiller un public réticent.

Les deux acteurs poursuivent ensuite avec *Sylvie aime Maurice*, une rencontre improbable sur fond d'agression sexuelle la plus ridicule et incompréhensible de l'histoire de l'univers. Histoire d'amour touchante, entre un jeune adulte franc, malencontreusement violent mais surtout poète à ses heures, inspiré des grands de la Renaissance, et une grande femme bruyante «qui n'a jamais de fun», *Sylvie aime Maurice* est empreinte de sincérité et de malaise. Un beau moment où l'on saisit que «les antihéros sont de retour», plus forts que jamais.

Enfin, c'est *Windex* de Simon Boulerice qui vient clôturer le tout, avec Jean-François Guilbault et Debbie Lynch-White qui reprennent leurs noms respectifs et leurs malheurs de comédiens qui jouent dans des pièces de théâtre pour enfants et tentent leur coup dans des auditions pour des publicités télévisées. Lynch-White, qui vient de revoir *Thelma & Louise*, aimerait bien que Guilbault soit sa Louise pour boire des shooters de *Windex* et fêter le fait que leurs vies ne vont pas bien. Qui aurait cru que ce produit ménager les ramènerait à leurs souvenirs d'Hedda Gabler et d'Oedipe, rôles qu'ils ont tenu à l'école de théâtre? Fortement inspiré des déboires des jeunes acteurs, ce texte de Boulerice permet tout de même aux néophytes de l'école de s'y retrouver, tant le jeu de Guilbault et Lynch-White est transparent de réalisme.

En bout de ligne, ni Lynch-White ni Guilbault ne semblent aussi conscient de leur corps que le propose les différents textes mis en scène dans *Notre histoire à nous, ça serait ça*. Si tout semble prévu pour mettre en évidence les extrêmes de leurs corps, c'est lorsque l'histoire prend le dessus sur le physique que le puzzle se met en place.

Jusqu'au 2 novembre au Salon particulier (4851, De Bordeaux).

Du mardi au vendredi à 19h, et les samedis à 16h et 20h.

NOTRE HISTOIRE À NOUS, ÇA SERAIT ÇA... ET ÇA NOUS PLAÎT!

meconnus2 octobre 27, 2013

Théâtre

Les Méconnus ; 27 octobre 2013
Critique (1/2)



Mettre les pieds au Salon particulier, déjà, c'était une expérience. Dans ce lieu appartenant au scénographe et concepteur d'accessoires Cedric Lord, je me suis découvert un TDA. Incapable de me concentrer sur ce que mon amie essayait de me dire, mes yeux étaient trop occupés à se perdre dans la multitude d'objets qui composent ce décor éclectique. Le Salon particulier n'est pas facile à trouver. Il se situe dans le sous-sol de l'église au coin Bordeaux et Saint-Joseph et on y entre par une porte sur le côté, pas très éclairée... Mais une fois que vous y êtes, vous ne regrettez pas d'avoir cherché un peu.

Le choix de ce lieu pour présenter *Notre histoire à nous, ça serait ça*, dernière création de la jeune compagnie Samsara Théâtre, n'est pas un hasard. C'est un choix tout à fait sensé. Cette pièce constituée en fait de cinq courtes pièces de jeunes auteurs plonge le spectateur dans des univers complètement différents les uns des autres où se côtoient des personnages colorés, touchants, parfois troublants. Une pièce non-linéaire qui fait écho à ce lieu inhabituel et hétéroclite dans lequel elle est jouée.

Parmi les cinq textes joués, les quatre premiers étaient des commandes exécutées par Rebecca Déraspe, Jocelyn Roy, Mathieu Quesnel et Florence Longpré. La seule contrainte était de s'inspirer de la dynamique et des différences corporelles entre les deux comédiens, Debbie Lynch-White et Jean-François Guilbault. Que de plaisir cela a dû être pour ces auteurs d'écrire pour Debbie, une grande femme aux courbes prononcées et Jean-François, un petit homme à l'abondante chevelure frisée, deux acteurs au casting hors norme qui, réunis sur une même scène, donnent lieu à mille possibilités de duos improbables. Mais, bien que ces cinq morceaux théâtraux pourraient avoir une vie à eux-seuls puisque fondamentalement différents, il est intéressant de constater qu'il y a certaines constantes qui les unissent et qui permettent de voir *Notre histoire à nous, ce serait ça* comme une seule œuvre, bien construite, avec une identité qui lui est propre. Cette constante, c'est la difficulté d'adaptation de ces personnages dont le corps, bien souvent, devient objet de marginalisation. Et aussi cette idée de la mort comme ultime solution pour les mésadaptés sociaux, mais toujours livrée avec humour et ironie, sans lourdeur, jamais de manière assommante.



Dans « Bonne fête pis adieu » de Déraspe, Debbie joue Marie-Ève, femme désagréable qui s'isole dans sa corpulence, dans sa laideur et son désespoir et qui se voit offrir la mort comme cadeau d'anniversaire par ses collègues. Le tueur à gages engagé est un amateur de mangas nommé Steve. Audacieux et très drôle. Dans « Grosses », texte de Roy d'une vérité et d'une sensibilité qui m'a bouleversée, on rencontre Manon et Fabien, deux individus pauvres d'esprits comme de moyens, qui s'enfoncent de plus en plus dans une routine conjugale annihilante et malsaine. Fabien aime sa grosse Manon et ferait tout pour elle. Manon n'aime rien sauf les chips. Dans « Un numéro ben normal ou comment accéder à la liberté quand on est cave » de Quesnel, deux terroristes/sociopathes nous font la leçon, dans un langage corrosif, avec une conclusion pour le moins explosive. Le duo avait d'ailleurs quelque chose des terroristes maladroits de François Archambault dans *Adieu*

Beauté : la comédie des horreurs. Sylvie et Maurice, dans la pièce de Longpré, sont deux êtres nés anormaux, destinés à se faire rejeter par le reste du monde, qui se rencontrent contre toute attente et vivent quelque chose comme une histoire d'amour. Et finalement, dans « Windex » de Simon Boulerice, seul texte qui n'était pas une commande, Debbie et Jean-François jouent deux jeunes acteurs qui cherchent à se sortir de leur quotidien trop ordinaire, parce que quand on est comédiens, « on est censé être particuliers ». Un choix tout à fait adéquat qui s'imbriquait parfaitement aux quatre textes précédents.

J'ai ri. De gros rires sincères qui venaient de loin à plusieurs reprises. Et je n'étais pas la seule. Une mise en scène efficace, des textes qui sont aussi parvenus à m'émouvoir et deux excellents comédiens qui ont visiblement beaucoup de plaisir à jouer ces personnages hors normes, mais si beaux dans leurs anormalités. À voir!

– Joakim Lemieux

Notre histoire à nous, ça serait ça, jusqu'au 2 novembre au Salon particulier (4851, avenue de Bordeaux), du mardi au vendredi à 19 h et le samedi à 16 h et 20 h.

Mise en scène : Lou Arteau

Distribution : Jean-François Guilbault et Debbie Lynch-White avec la participation de Milène Leclerc

Conception visuelle : Cédric Lord

Éclairages : Lou Arteau

Auteurs : Simon Boulerice , Rebecca Déraspe , Florence Longpré, Mathieu Quesnel, Jocelyn Roy